

Ruggero Campagnoli

La hache de Ronsard et la lance d'Achille, ou l'ulcère téléphien

JE DOIS CONFESSER QU'APRÈS LA LECTURE du livre de Otto Rank sur la naissance du héros j'avais oublié Télèphe, dont je n'avais plus entendu parler. Je dois aussi admettre qu'avant de chercher des renseignements plus précis sur lui je connaissais très peu son mythe. C'est peut-être un indice du fait que ce mythe est un peu périphérique par rapport aux connaissances moyennes de la mythologie grecque; et pourtant il est très riche et très curieux.

Cinq noyaux narratifs et phantasmatiques au moins en font partie dans les différentes versions. La naissance par le viol, l'animal nourricier, l'amour paternel, l'inceste avec la mère (sur le modèle œdipien), le fondement homéopathique de la médecine.

Télèphe est fils d'Augé, violée par Hercule en état d'ivresse, ce qui permet à la fille d'Aléos de rompre l'interdit paternel contre une procréation maudite. Exposé sur le mont Parthénion, Télèphe fut allaité par une biche; Hercule, toutefois, le reconnut, donnant lieu à une iconographie étonnante de l'amour porté à l'enfant (fig. 1 et 2) – aspect de tendresse qui ajoute une connotation antithétique à la brutalité héroïque. Cette idée de l'attachement à l'enfant reviendra à un autre moment de la vie de Télèphe, quand il obligera Achille à soigner la plaie qu'il lui a procurée, en menaçant, s'il refusera, de tuer l'enfant Oreste, enfant évidemment plus précieux qu'Iphigénie¹ (fig. 3).

¹ «Telephus Herculis et Auges filius ab Achille in pugna Chironis hasta percussus dicitur. Ex quo vulnere cum in dies taetro cruciatu angeretur, petit sortem ab Apolline, quod esset remedium; responsum est ei neminem mederi posse nisi eandem hastam qua vulneratus est. Hoc Telephus ubi audivit, ad regem Agamemnonem venit

Reconnu par le père, Télèphe le sera aussi par la mère, après que le roi Teuthras, qui a adopté la jeune exilée sans en connaître la vraie identité, l'aura offerte en mariage au héros également inconnu qui a sauvé son règne. La reconnaissance évite, bien sûr, l'inceste.

Cependant la partie la plus intéressante du mythe est celle qui concerne la vision homéopathique des remèdes. Les Grecs, qui naviguaient vers Troie, débarquèrent par erreur sur les terres de Télèphe. Celui-ci les repoussa tous, sauf Achille et Patrocle. Poursuivi par Achille, il s'enfuit, mais un cep de vigne, ou un sarment que Dionysos fit pousser, arrêta son pied et Achille put le blesser à la cuisse. Sa blessure ne guérissant pas, il sut qu'il devait se saisir du petit Oreste pour obtenir la guérison par celui qui l'avait blessé. D'ici trois traditions différentes: une tradition allopathique, suivant laquelle Achille, élève de Chiron, le guérit par l'achillée²; une tradition homéopathique atténuée (qui sera considérée vraisemblable à travers Paracelse), suivant laquelle Achille, sous conseil d'Ulysse, le guérit par la rouille de la pointe de sa lance; une tradition homéopathique absolue, suivant laquelle Achille le guérit par un nouveau coup de sa lance (fig. 4) – tradition qui va se prolonger dans le *Parsifal* de Wagner (fig. 4bis).

La tradition homéopathique absolue devient allégorique au moyen âge, comme le témoigne la *Divine Comédie* dans le chant XXXI de l'«Enfer».

Una medesima lingua pria mi morse,
sì che mi tinse l'una e l'altra guancia, e poi la medicina mi riporse;
così od'io che solea far la lancia
d'Achille e del suo padre esser cagione

et monitu Clytaemnestrae Orestem infantem de cunabulis rapuit, minitans se eum occisurum nisi sibi Achivi mederentur. Achivis autem quod responsum erat sine Telephi ductu Troiam capi non posse, facile cum eo in gratiam redierunt et ab Achille petierunt ut eum sanaret. Quibus Achilles respondit se artem medicam non nosse. Tunc Ulixes ait: non te dicit Apollo sed auctorem vulneris hastam nominat. Quam cum rasissent, remediatus est, a quo cum peterent ut secum Troiam expugnandam iret, non impetrarunt, quod is Laodice Priami filiam uxorem haberet; sed ob beneficium quod eum sanarunt, eos deduxit, locos autem et itinera demonstravit; inde in Moesiam est profectus» (Iginus, *Fabularum liber*, CI, «Telephus»).

² Quae per te cecidit, per te fortuna resurgat.
Sanus Achilleis remeavit Telephus herbis,
cuius pertulerat vires, et sensit in uno
letalem placidamque manum: medicina per hostem
contigit, et pepulit quos fecerat ipse dolores
(Claudianus, XXII, *Deprecatio ad Hadrianum*, v. 45-49).

La hache de Ronsard et la lance d'Achille, ou l'ulcère téléphien

prima di trista e poi di buona mancia³
(Dante Alighieri, *Inferno*, XXXI, v. 1-6).

Après Dante, Chaucer aussi mentionne la lance d'Achille dans sa version homéopathique absolue.

And other folk have wonder'd on the swerd,
That woulde pierce throughout every thing;
And fell in speech of Telephus the king,
And of Achilles for his quaint spear,
For he could with it bothe heal and dere,
Right in such wise as men may with the swerd
Of which right now ye have yourselves heard.
They spake of sundry hard'ning of metal,
And spake of medicines therewithal,
And how, and when, it shoulde harden'd be,
Which is unknown algate unto me
(Geoffrey Chaucer, «The Squire's Tale», *The Canterbury Tales and Other Poems*).

Quel que soit le pronostic qui le concerne, l'ulcère téléphien provoqué par la lance d'Achille reste dans la tradition médicale, au moins jusqu'au XIX^e siècle, quand le Grand Larousse le définit «ulcère de nature maligne», synonyme d'ulcère chironien, «ulcère malin et invétéré». L'un et l'autre étaient déjà, à la fin du XVI^e siècle, dans la classification des ulcères proposée par Ambroise Paré (fig. 5).

À côté de cette vision allégorique, merveilleuse ou médicale du mythe, c'est toutefois son aspect érotique qui devient le plus important, dans deux tendances opposées, qu'on pourrait définir respectivement platonicienne et lucrétienne. Chez Ovide, Télèphe apparaît plusieurs fois, dans les *Métamorphoses* ou dans les *Tristia*, mais la transition à l'érotique advient surtout dans les *Amores*.

Eetioneas inplevi sanguine Thebas,
vel cum purpureas populari caede Caicus
fluxit, opusque meae bis sensit Telephus hastae
(Ovide, *Métamorphoses*, XII, v. 110-112).

iniecique manum fortemque ad fortia misi.
Ergo opera illius mea sunt: ego Telephon hasta
Pugnantem domui, victum orantemque refeci
(Ovide, *Métamorphoses*, XIII, v. 170-172).

³ Dante, suivi par presque tous ses commentateurs, croit que la lance soit de Pelée, et non pas qu'elle vienne du mont Pélion, où vivait Chiron, qui l'avait donnée à Pelée.

Ruggero Campagnoli

Telephus æterna consumptus tabe perisset
Si non quæ nocuit dextra tulisset opem
(Ovide, *Tristia*, II, v. 15-18).

O numquam pro me satis indignate Cupido,
O in corde meo desidiose puer!
Quid me, qui miles numquam tua signa reliqui,
Laedis? Et in castris vulneror ipse meis?
Cur tua fax urit, figit tuus arcus amicos?
Gloria pugnantes vincere major erat.
Quid? Non Haemonius, quem cuspidem perculit, heros
Confossum medica postmodo juvit ope?
(Ovide, *Amours*, II, IX, v. 1-8).

Et la connexion est confirmée dans Properce.

Solus amor morbi non amat artificem.
Tarda Philoetetae sanavit crura Machaon,
Phoenicis Chiron lumina Philyrides;
Et deus exstinctum Cressis Epidaurius herbis
Restituit patriis Androgeona focis;
Mysus et Haemonia juvenis qua cuspidem vulnus
Senserat, hac ipsa cuspidem sensit opem
(Properce, *Élégies*, II, I, v. 58-64).

Enfin c'est Ovide qui établit le fondement le plus évident de l'interprétation amoureuse du mythe de Télèphe dans son *Rémède d'amour*.

Quos suus ex omni parte fefellit amor
Discite sanari per quem didicistis amare.
Una manus vobis vulnus opemque feret.
Terra salutare herbas, eademque nocentes
Nutrit, et urticae proxima saepe rosa est.
Vulnus in Herculeo quae quondam fecerat hoste,
Vulneris auxilium Pelias hasta tulit
(Ovide, *De Remedio amoris*, v. 42-48).

Le couple amoureux Télèphe-Achille devient enfin topique dans Macdonius, qui demande à sa belle d'être Achille pour lui, qui est Télèphe, et, après l'avoir poussé au désir, de calmer ce même désir par sa beauté. Il distribue ainsi les rôles pour la poésie amoureuse de l'humanisme et de la Renaissance, où les amants seront des Télèphe et les aimées des Achille (sauf interprétation homosexuelle).

La hache de Ronsard et la lance d'Achille, ou l'ulcère téléphien

Τήλεφός εἰμι κόρη, σὺ δὲ γίνεο πιστὸς Ἀχιλλεύς·
κάλλει σῶ παῖσον τὸν πόθον, ὡς ἔβαλες.
(Macedonius, *Anthologie palatine*, V, 225, v. 5-6).

La transition dans le domaine de l'amour se fait enfin adage: «Amoris vulnus idem sanat, qui facit» (Publius Syrus, *Sententiae*).

À la Renaissance, les adages deviendront des emblèmes (fig. 6), et l'efficacité des icônes poussera l'église à les produire pour une version non plus seulement platonique, mais spirituelle et chrétienne (fig. 7), commentée par des vers pieux sur la «Cure de l'amour».

Pour faire à son throsne ouverture
L'Amour me fist ceste blessure:
Maintenant par un heureux sort
Il fait couler la medecine
Du fond de la mesme poictrine,
Qui vous delivre de la mort
(*Amoris divini et humani antipathia*, p. 167).

Entretemps, le Tasse avait déjà transféré l'image de l'aimée à Jésus, avec une élégance peut-être un peu trop morbide, correspondant à l'atmosphère de la Sainte Thérèse du Bernin.

Santa spada di Dio, che d'ogni parte
fosti acuta e pungente e grave e salda,
passando il cor, che si risana e salda
con quella punta ond'ei l'impiega e parte
(Torquato Tasso, «In lode del cardinale Branda Castiglione», *Rime*, v. 1-4).

Revenant aux siècles précédents, on trouve partout la preuve que l'image est entrée de force dans la tradition poétique, avant tout italienne: après Pétrarque, Boccace.

Lasso! che più non so dov'io m'aggiri!
fedito son dalla lancia d'Achille,
che chi da niun suo colpo era percosso,
per suo rimedio un'altra volta addosso
simili piaghe convenia sentille:
così quelle faville,
che mi son da' vostr'occhi al cor piovute,
mai non aran salute,
se da quegli occhi in quel medesimo loco
non piove un'altra volta un simil foco
(Boccaccio, *Rime*, XXXVI, v. 27-36).

Ruggero Campagnoli

La métaphore deviendra si banale que l'effort de la réactiver poussera le chevalier Marino à la repousser du domaine amoureux.

Del Satiro d'Aquino
è la penna pungente
medico ferro, che con arte estrana
di spietata pietà ferisce e sana.
Lancia, la cui virtù fatale e maga
è salubre, e nocente;
Vipera, che col dente
morde, ma con le polpe unge la piaga:
però che la sua Musa
corregge i vizii altrui, mentre gli accusa
(Giovannibattista Marino, «Decimo Giunio Giovenale», *La Galeria*)⁴.

On la retrouve en Angleterre, chez Thomas Watson, qui déclare l'avoir prise de Stephanus Forcatulus (Étienne Forcadel: «Telephus haec eadem fatalia vulnera sensit, sanare ut tantum, qui facit illa, queat»).

In secret seat and center of my heart,
Unwares to me, not once suspecting ill,
Blind Cupid's hand hath fix'd a deadly dart,
Whereat how ere I pluck, it sticketh still,
And works effect like those of Arab soil,
Whose heads are dripp'd in poison stead of oil.
If't were like those, wherewith in Ida plain
The Cretan hunter wounds the chased deer,
I could with Dictame draw it out again,
And cure me so, that scar should scarce appear.
Or if Aldices shaft did make me bleed,
Machaon's art would stand me in some stead.
But being as it is, I must compare
With fatal wounds of Telephus alone,
And say that he, whose hands had hath wrought my care,
Must either cure my fatal wound, or none:
Help therefore, gentle Love, to ease my heart,

⁴ Chez Juvénal aussi on trouvait une référence à Télèphe: «Semper ego auditor tantum? Numquamne reponam uexatus toties rauci Theseide Cordi? Impune ergo mihi recitauerit ille togatas, hic elegos? Impune diem consumpserit ingens Telephus aut summi plena iam margine libri scriptus et in tergo necdum finitus Orestes? Nota magis nulli domus est sua quam mihi lucus Martis et Aeoliis uicinum rupibus antrum vulcani; quid agant uenti, quas torqueat umbras pelliculae, quantas iaculetur Monychus ornos, Frontonis platani conuolsaque marmora clamant semper et adsiduo lectore columnae» (Juvenalis, *Saturae*, I, v. 1-14).

La hache de Ronsard et la lance d'Achille, ou l'ulcère téléphien

Whose pains increase, till thou withdraw thy dart
(Thomas Watson, *Hekatompathia*, LXVIII).

La voilà aussi en Espagne, avec une autre tentative de sortir du lieu commun, en opposant, à la tradition homéopathique, la tradition allopathique, qui est moralement moins dangereuse; elle est, en effet, incompatible avec la perspective lucrétienne.

Si escucho el son del regalado aliento
que al Euro amansa y al Genil suspende,
mi lastimado corazón se enciende
y solicita en su ruina al viento;
si ausente estoy, veloz el pensamiento
corre a la luz, en que su luz se ofende:
que Amor curar con su veneno entiende
y el tormento halagar con más tormento.
¡Oh, ignorante doctor, oh falsa cura!
¿Cómo no ves que en fuerza tan rendida
medicina tan cáustica es locura?
Sepan todos, Amor, que no das vida,
que abres la más difícil sepultura
más bien que cierras la menor herida
(Soto de Rojas, *Sonetos*, «Amor, médico ignorante»).

En dépassant les limites de la Renaissance et du Baroque, en Allemagne, on peut trouver enfin la preuve d'une vitalité littéraire du mythe jusque dans l'œuvre de Goethe:

Die Dichter sagen uns von einem Speer,
Der eine Wunde, die er selbst geschlagen,
Durch freundliche Berührung heilen konnte
(Johann Wolfgang von Goethe, *Torquato Tasso*, IV, IV).

C'est donc sur une tradition poétique imposante que le médecin Jacques Ferrand s'appuie en 1610, pour proposer la cure homéopathique de la mélancolie amoureuse. Il nous montre la tradition lucrétienne (ou libertine) en toute son évidence, dans des pages pour lesquelles il risquera d'être sévèrement puni.

Or comme l'amour est appelé des poètes plaie téléphienne, aussi il se guérit par celui qui a causé cette plaie;

Amoris vulnus idem qui sanat, facit.

Aux dames cette plaie est causée par la lance d'Achille, par elle seule elles reçoivent guérison de leur blessure. Aux hommes par les dards de la beauté

Ruggero Campagnoli

féminine, de laquelle la nature a doué ce sexe féminin [...], ainsi par la seule jouissance de cette beauté, les hommes reçoivent facilement guérison (Ferrand 2001: p. 135-136).

En effet, cette idée libertine de la lance d'Achille comme "mentula" et de la plaie de Télèphe comme "vagina" est peut-être excessive dans un traité scientifique (de psychanalyse de l'amour avant la lettre), et il n'est pas étonnant qu'elle porte à la censure de l'œuvre. Il n'en reste rien dans l'édition de 1623, à Paris, chez Denis Moreau, où la perspective homéopathique, celle de la cure des érotomanes par mélancolie avec une multiplication des rapports sexuels, est tout à fait rejetée.

& me contenteray avec les philosophes moraux, de dire que le vice ne se guerit pas par le vice, mais par la vertu, comme par son contraire (Jacques Ferrand, *De la mélancolie érotique*, édition de 1623, p. 208).

La tradition lucrétienne de l'amour charnel était pourtant vivante chez les poètes, ayant pris place aussi dans le contexte de la tradition ovidienne des *Métamorphoses* (fig. 8), ou même dans la vision ésotérique du *Songe de Poliphile* (fig. 8bis). Elle entre ainsi dans les *Questions d'amours*.

Si vostre adioinct par chaleur estincelle
Vous presentant la lance naturelle
Ayez confort ne soyez admortie
Vous la rendrez tout mal à la sortie
Esbranlez vous faictes tant qu'il chancelle,
Prenez bon cœur
(*Les Questions problematiques du pourquoi d'amour* : p. 33).

La lance d'Achille qui guérit la plaie de Télèphe est donc devenue, dans la tradition lucrétienne, lance naturelle, qui est à l'œuvre dans les vers de plusieurs poètes comme, par exemple, Marc Papillon, poète dont la grandeur n'est pas assez mise en lumière. La lance médicinale exhibe sa nature priapique, en opposition à la flèche d'amour platonique.

Et la femme qui a la iaunisse arresté,
Ne se scauroit guerir qu'à grands coups de Priape
(Papillon 1597: p. 450).

Elle se transforme aussi en bâton comique.

Oseroy ie oublier ce que ie veux sur tout,
Le fregon de mon four, baston qui n'a qu'un bout,
Mon mignon boute-feu de ma flame amiable,

La hache de Ronsard et la lance d'Achille, ou l'ulcère téléphien

Litiphale gaillard qu'il ne fault amorcer,
Qui sans caresse peut un monde caresser,
De grandeur naturelle, & de grosseur semblable.

Tousiours prompt, vif, ardent, ayant un sang altier,
Et deux braves tesmoings, pour me certifier
Qu'il est prest, bien en-poinct, gonflé d'ardeur feconde,
Encores que sa forme enseigne sa valeur,
Son chef, son front, son nez, n'est-ce pas un beau cœur,
Qui sans cesse combat la plus grand' part du monde?

Je le veux appeller le doux-merveilleux dieu:
Car il brusle la glace, il englace le feu,
Et fait changer la flame en une onde plus douce,
Par ses pleurs il fait rire et vivre une mort,
Par sa guerre il fait estre en aggreable accord,
Et est plus gracieux alors qu'il se courrouce,

Or, pource que l'on dict mon cœur inassouvy
Mon cœur iamais vaincu d'allegresse ravy,
(Qui plainct maugré le bruit les funestes encombres)
Il se contentera lorsque l'aiguillon doux
Le poindra chaque iour, trois, cinq, ou sept bons coups,
C'est tousiours au premier qu'il faut les premiers nombres
(Papillon 1597: p. 274).

La lance ithyphallique – qui est en accord avec le bois dont la lance d'Achille est faite, c'est-à-dire le bois du frêne, arbre qui avait généré, dans la tradition plus ancienne, le genre humain – est choisie aussi comme sujet poétique par les deux plus grands poètes de la Renaissance Française, Jodelle et Ronsard.

Plus inquiet le premier:

Douce lancette à la couleur vermeille,
Dardant par fois la plus prompte vigueur,
Qui, au toucher, met le feu dans le cœur,
Assopissant la vie qui sommeille,

Et qui savoure, avecques sa pareille,
Le doux friand d'une douce liqueur,
Rafraichissant la bruslante Rigueur
Du sang bouillant, sous l'ardeur nompareille:

Chatouille un peu mon maintien endormi,
Te retirant, t'avançant à demi,
Dedans le clos de la mienne couchée;

Je te rendray le semblable plaisir,
Qui mettra sus le plus outré desir,

Ruggero Campagnoli

En attendant la luitte tresbuchée
(Jodelle 1965: vol. I, p. 432).

Plus triomphant le deuxième:

Lance au bout d'or, qui sais & poindre & oindre,
De qui iamais la roideur ne defaut,
Quand en champ clos bras à bras il me faut
Toutes les nuis au dous combat me ioindre;

Lance vraiment qui ne fus iamais moindre
A ton dernier qu'a ton premier assaut,
De qui le bout bravement dressé haut
Est toujours prest de choquer et de poindre.

Sans toy le Monde un Chaos se feroit,
Nature manque inhabille seroit,
Sans tes combas d'acomplir ses offices:

Donc, si tu es l'instrument de bon heur
Parqui lon vit, combien a ton honneur
Doit on de voeus, combien de sacrifices
(Ronsard 1584: p. 68).

Et pourtant, ce Ronsard lucrétien, c'est le même Ronsard qui procède à une étrange castration de la lance d'Achille, comme on peut le lire dans *Les Amours de P. de Ronsard vandomois, nouvellement augmentées par lui, & commentées par Marc Antoine de Muret. Plus quelques Odes de l'auteur, non encor imprimées*, A Paris, Chez la veuve Maurice de la Porte, 1553.

De ton poil d'or en tresses blondissant
Amour ordit de son arc la ficelle,
Il me tira de ta vive estincelle,
Le dous fier trait, qui me tient languissant.

Du premier coup i'eusse esté perissant,
Sans l'autre coup d'une fleche nouvelle,
Qui mon ulcere en santé renouvelle,
Et par son coup, le coup va guarissant.

Ainsi iadis sur la poudre Troienne,
Du soudart Grec la hache Pelienne,
Du Mysien mit la douleur a fin:

Ainsi le trait que ton bel œil me ruë,
D'un mesme coup me garit & me tuë.

La hache de Ronsard et la lance d'Achille, ou l'ulcère téléphien

Hé, quelle Parque à filé mon destin!
(Ronsard 1553: p. 156).

Ce n'est pas pour des raisons de versifications que la hache remplace la lance, car rien n'empêcherait de mettre la lance dans ce vers, sauf un «la-la» qui ne semble pas une raison suffisante: dans *Les Amours* on trouve la lampe, la larme, la lame, la langueur, la lambruche, la langue; la lance dans «L'Hymne de France», la lance redoublée dans [«La bataille de Tours»]. La hache à son tour revient, et la Pelienne hache dans *Les Amours diverses* de 1584, dans un éloge du courage d'Hector qui n'a pas besoin de la lance d'Achille pour s'exprimer: la hache y est suffisante.

Dans le sonnet «De ton poil d'or» la situation est différente, et le commentaire de Marc Antoine Muret la rend plus inquiétante encore. En effet, Muret aussi remplace la lance par la hache, même dans les textes anciens dont il tire l'histoire de Télèphe, au moins dans Pline l'Ancien. Pline l'Ancien aurait écrit que, sur la blessure de Télèphe, Achille «apliqua de la rouille de sa hache, laquelle a vertu de lier, secher, & restreindre» (Ronsard, *Amours*, p. 159). En réalité, l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, dans la version que Muret pouvait lire, ne dit pas tout à fait la même chose.

Est et robigo ipsa in remediis; et sic Telephum proditur sanasse Achilles, sive id aerea, sive ferrea cuspide fecit. Ita certe pingitur ex ea decutiens gladio. Sed robigo ferri deraditur humido ferro clavis veteribus. Vis eius ligare, siccare, restringere (Pline l'Ancien, *Naturalis historia*, XXXIV, XLV, 1).

Il faut décider, avant tout, s'il est possible qu'on traduise «cuspis» par hache, surtout ce Muret qui sait si bien expliquer «pelienne» par «thessalienne», liant le mot à la montagne de Thessalie qui s'appelle Pélion, et non à Pelée, père d'Achille. Dans le *Dictionnaire François latin* d'Henri Estienne, «hache» correspond à «securis», «ascia», et non pas à «cuspis»⁵. Un vieux dictionnaire français traduit: «pointe d'une épée, d'une flèche, flèche, dard, épée, épieu, broche, trident, style, aiguille d'un cadran» (Noël 1818³). Un nouveau dictionnaire italien ajoute

⁵ Dans le *Dictionarie* de Cotgrave (1611), une lance floréale fait son apparition, qui serait dénégative par rapport à la lance censurée dans le sonnet de Ronsard: «Hache Royale. The Affodill, or Asphodill flower, especially (the small kind thereof called) the Speare for a king». Dans le *Dictionaire* de Furetière (1690), l'asphodèle est une «herbe médicinale» qui correspond à la «hastula regia» des latins, «à cause de la ressemblance qu'elle a avec un sceptre royal», explique le *Dictionnaire* de Thomas Corneille (1694). De l'asphodèle on reviendrait à la lancette de Jodelle.

«aiguillon» et «mentula», dont la présence n'étonne pas (Castiglioni-Mariotti 1996³). Pas de hache, donc, pas même la hache d'arme, «un baston de guerre tout de fer en façon de hache dont les hommes d'arme usent au combat après la lance brisée, dont elle est appelée hache d'armes» (Polle 1614). La hache d'armes serait en tout cas la seule qui pût en partie rendre le symbolisme phallique de la lance, symbolisme tout à fait absent, et même nié, dans la hache à deux tranchants («bipennis») qui caractérisait particulièrement les Amazones⁶.

Je crois qu'il est impossible de se cacher que la hache, en prenant la place de la lance, sert à évacuer la "mentula" qui dans la lance surgit. La raison de la censure, toutefois, n'est pas liée ici au refus absolu de la tradition lucrétienne, qui peut coexister, chez un même poète, dans une expérience stylistique parallèle et subordonnée à l'expérience platonicienne. Elle est liée plutôt au refoulement du phantasme homosexuel qui risque toujours d'envahir la tradition platonicienne, et qui demande ici un refoulement plus fort, car il est plus fortement appelé dans le vide d'hétérosexualité créé par le contexte d'homosexualité qui plane de toute évidence sur le mythe de Télèphe.

Un des éléments les plus forts de ce contexte est déterminé par la fonction décisive de la vigne dans l'atteinte portée par la lance d'Achille à la cuisse de Télèphe, la cuisse «gauche», dit Muret, ce qui pourrait suggérer, suivant Horapollon, la cuisse «femelle»⁷. Muret précise aussi que c'est Bacchus qui fait pousser le «sep de vigne» qui arrête le pied de Télèphe et l'offre à Achille, ce Bacchus si sensible aux charmes des

⁶ Bipennis n'a rien à voir avec les plumes, comme le rappelle Quintilien: «Quare discat puer quid in litteris proprium, quid commune, quae cum quibus cognatio: nec miretur cur ex "scamno" fiat "scabillum" aut a "pinno", quod est acutum, securis utrimque habens aciem "bipennis", ne illorum sequatur errorem qui, quia a pennis duabus hoc esse nomen existimant, pennas avium dici volunt» (Quintilien, *Institutiones oratoriae*, I, 4, XII). Mais une connotation d'antivirilité accompagne la hache des Amazones: «videre Raeti bella sub Alpibus Drusum gerentem Vindelici. Quibus mos unde deductus per omne tempus Amazonia securi dextras obarmet, querere distuli, nec scire fas est omnia, sed diu lateque victrices catervae consiliis iuvenis revictae sensere, quid mens rite, quid indoles nutrita faustis sub penetralibus posset, quid Augusti peternus in pueros animus Neronis (Horace, *Carmina*, IV, v. 17-28).

⁷ «Car se le toreau apres avoir sally la vache se remect en terre du couste gauche cela est signe quel a engendre une femelle & aucontraire sil se remect du couste droict ce sera ung masle» (Orus Apollo de AEgypte 1543: p. 122 – Horapollon n'oublie pas de représenter la sodomie, mais c'est avec un hiéroglyphe qui montre deux perdrix mâles (cfr. *ibidem*: p. 174). Plin l'Ancien était déjà assez explicite sur la gauche comme côté féminin: «Supra Nasamonas confinesque illis Machlyas, Androgynos esse utriusque naturae, inter se vicibes euntes, Calliphanes tradit. Aristoteles adjicit dextram mammam iis virilem, laevam muliebrem esse» (Plin l'Ancien, *Naturalis Historia*, VII, II, 7).

éphèbes et si favorable au dérèglement. Et comment Achille aussi n'aurait pas été fasciné par le fils du guerrier le plus fort sur terre? Toute l'histoire de la blessure est l'histoire d'un charme narcissique invincible, rendu plus profond par l'analogie entre le porteur de la lance (Achille) et le père du blessé (Hercule).

Jacques Ferrand explique qu'«Hésiode appelle les beaux yeux ἔλικοβλεφάρῳς, et Pindare ἔλικώπιδας, par métaphore de ἔλικες, qui sont les tenons et vuilles de vigne: car tout ainsi que ces tenons s'attachent au premier sarment qu'ils rencontrent, et s'entortillent à l'entour: de pareille façon l'œil d'une belle dame s'entortille et s'attache au cœur de celui qui la regarde attentivement» (Jacques Ferrand, *De la mélancolie érotique*, 1623, p. 17-18). Les yeux d'un beau garçon ne sont guère moins puissants, pour l'amateur. La vigne introduit dans l'histoire une isotopie amoureuse, dont la tonalité homosexuelle est confirmée par le mythe grec de la découverte du vin. La vigne est liée à Ampelos (en grec Ἄμπελος, «vigne»), qui était l'amant de Dionysos, et qui mourut à cause d'une chute provoquée par un taureau, ou, selon Ovide, en tombant d'un arbre sur lequel il était monté pour prendre une grappe de raisin. Enfin, sur le fond, passe aussi l'ombre de l'amant Patrocle, qui seul avait résisté avec Achille à l'attaque du fils d'Hercule, selon Pindare, et que Muret remplace, dans ses notes explicatives, avec Ulysse, le plus hétérosexuel, peut-être, des héros grecs.

ἔστα σὺν Ἀχιλλεῖ
μόνος, ὅτ' ἀλκάντας Δαναοὺς τρέψαις ἀλίσαισιν
πρύμναις Τηλέφορος ἔμβαλεν
ὥστ' ἔμφορονι δεῖξαι
μαθεῖν Πατρόκλου βιατᾶν νόον
Ἐξ οὗ Θέτιος γόνος οὐλίῳ νιν ἐν Ἄρει
παραγορεῖτο μή ποτε
σφετέρως ἄτερθε ταξιοῦσθαι
δαμασιμβρότου αἰχμᾶς
(Pindare, *Olimpica*, IX, vv. 71-79)⁸.

L'attitude moraliste et spiritualiste dans les études sur la Renaissance et le Baroque est parfois écœurante, dans le refoulement obtus de la sexualité concrète et encore plus de l'homosexualité, qui repousse la sublimation poétique des écrivains, parlant bas à des sourds. Car, comment oublier que cette pratique sexuelle jouissait aussi d'une noblesse philosophique et d'un aura de liberté libertine, de réaction au

⁸ Pindare parle plusieurs fois de la lutte d'Achille et de Téléphe, qui versa dans la plaine de Mysie, riche de vignes, son sang noir (*Istmica*, VII, vv. 49-ss.; voir aussi les *Cypria*).

formalisme spiritualiste répressur de l'église? Elle était aussi le revers misogyne de l'amour platonique, comme le démontre sans équivoque Pallimacro dans le dialogue de l'Alberti où il prend la parole, en déclarant que la vue d'une femme le fait vomir.

Io non so donde a me tanto sia nato uno incredibile fastidio verso tutte le femmine, che non posso senza grave stomaco mirarne alcuna. Solo tu, Deifira mia, non mi dispiaci. Sola Deifira viene agli occhi miei non ingrata (Leon Battista Alberti, *Deifira*).

Et pourtant la représentation occulte de l'homosexualité dans l'art, très probablement codifiée entre homosexuels, est enfin perçue, surtout dans les tableaux, comme il advient dans les lectures du *David* du Caravage (fig. 9). Dans ce tableau on peut lire désormais la représentation de la petite mort du peintre, dans son autoportrait en Goliath, provoquée par l'épée bien placée (à la place de la lance) du jeune amant qu'on a déjà identifié comme tel: le Caravaggino.

En regardant le sonnet de Ronsard avec la même "écoute" que le tableau du Caravage, on peut enfin remarquer que, les tresses mises à part, rien n'indique une femme dans l'autre de ce couple, cet Achille, soudard grec, qui blesse et guérit Télèphe. Sous forme de Télèphe, le je poétique subit un trait, deux coups dont il parle deux fois, encore un trait et encore un coup. La posture passive du poète, et de plus en présence de Marc Antoine Muret, couvert d'une aura d'homosexualité criminelle, au moins à partir de l'année de cette édition des *Amours* de Ronsard, est trop évidente pour que le poète puisse y ajouter la lance d'Achille. Deux traits et cinq coups sont déjà trop éloquents: la présence de la "mentula" éliminerait toute ambiguïté: ce qui risquerait d'être dangereux, ridicule et vulgaire. Dans sa version platonicienne, la poésie d'amour de la Renaissance et du Baroque sait cacher ou voiler le corps du poète et le corps de l'autre, femelle ou mâle qu'il soit. Mais cacher ce n'est pas exclure, et les lectures qui évacuent ce corps et ses violences sont en effet des lectures nulles.

En partant de cette prise de conscience, on peut sortir enfin de toute indécision et interpréter le sonnet téléphien de Ronsard, consacré par Muret, non pas comme un refoulement inconscient, ni comme une censure embarrassée, mais comme une célébration énigmatique du rapport homosexuel dans son aspect physique. Le mot de l'énigme est la lance, que tout initié à la pénétration anale homosexuelle est invité à remettre à sa place pour la bonne lecture, faite en l'honneur de Marc Antoine Muret et de son amant. Le mythe de Télèphe peut entrer ainsi dans la mythologie occulte de l'action homosexuelle, à côté de l'autre mythe, explicite mais plus faible du point de vue symbolique, celui de

La hache de Ronsard et la lance d'Achille, ou l'ulcère téléphien

Ganymède, dont la représentation renvoie rarement à la pénétration anale (fig. 10). Cette entrée demande de toute évidence une relecture libertine de la poésie de la Renaissance.

Ruggero Campagnoli*
(Università di Bologna)

* Ruggero Campagnoli est professeur de Littérature Française à l'Université de Bologne; fondateur et directeur du C.R.E.B. (Centre de Recherche sur l'Europe de l'Université de Bologne), idéateur et directeur de Ri.L.Un.E., co-fondateur et co-directeur du S.i.@.t. (Séminaires d'Informatique Appliquée à l'Analyse Textuelle), président fondateur des Séminaires Pasquali d'Analyse Textuelle et président de l'A.I.L.E. (Association Internationale de Littérature Française), il compte à son actif plus de 300 publications.

Bibliographie

CASTIGLIONI L., MARIOTTI S., *Vocabolario della lingua latina*, Milano: Loescher, 1996³.

FERRAND J.

1623. *De la maladie d'amour ou mélancholie érotique. Discours curieux qui enseigne à cognoitre les causes, les signes et les remedes de ce mal fantastique*, Paris: Denis Moreau .

2001. *Traité de l'essence et guérison de l'amour ou De la mélancolie érotique (1610)*, éd. Par Gérard Jacquin et Éric Foulon, Paris: Anthropolos.

JODELLE E., *Œuvres complètes*, éd. par Enea Balmas, Paris: Gallimard, 1965.

LEONICO TOMEO N., *Les Questions problematiques du pourquoy d'amours*, Paris: A l'Escu de France, 1543.

NOEL F., *Gradus ad Parnassum*, Paris: Le Normant, 1818³.

ORUS APOLLO DE AEGYPTE, *De la signification des notes hieroglyphiques des Egyptiens*, traduction de Jean Martin, Paris: Kerver, 1543.

PAPILLON M., *Les Premières œuvres poétiques du Capitaine Lasphrise*, Paris: Iean Gesselin, 1597.

POLLE G., *Le Grand dictionnaire français-latin*, Paris: N. Buon, 1614.

RONSARD P.

1553. *Les Amours de P. de Ronsard vandomois, nouvellement augmentées par lui, & commentées par Marc Antoine de Muret. Plus quelques Odes de l'auteur, non encor imprimées*, A Paris, Chez la veuve Maurice de la Porte.

1584. *Livret de Folastries à Ianot Parisien*, Paris.

1543. *Les Questions problematiques du pourquoy d'amours*, Paris: A l'Escu de France.

La hache de Ronsard et la lance d'Achille, ou l'ulcère téléphien



Fig. 1: *Hercule reconnaissant son fils Téléphe en Arcadie,* fresque, Herculaneum.

Ruggero Campagnoli



Fig. 2: Maderno, *Hercule avec l'enfant Télèphe* (1620),
Saint Petersburg, Ermitage.

La hache de Ronsard et la lance d'Achille, ou l'ulcère téléphien



Fig. 3: *Télèphe se réfugiant sur un autel avec l'enfant Oreste, Pergame.*



Fig. 4: *Télèphe, guéri par Achille, Cratère en cloche, Figures rouges avec rehauts, Campanie, Peintre de Parrish (?), vers 350 av. J.-C.*



Fig. 4bis: Franz Stassen, *Parsifal Healing King Amfortas*, in *Parsifal: A Drama by Wagner Retold by Oliver Huckel*, New York, Thomas D. Crowell & Co., 1903.

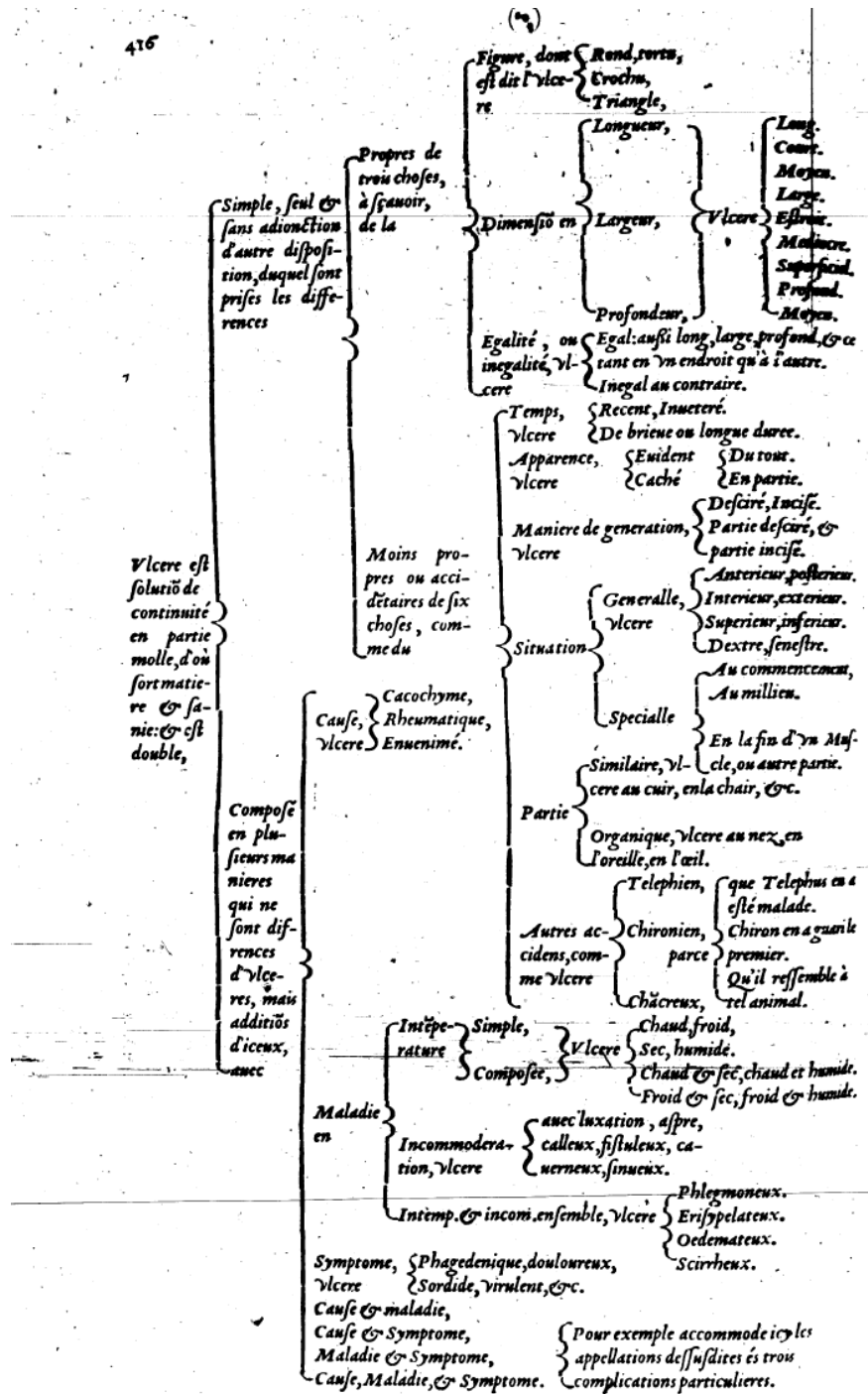


Fig. 5: Ambroise Paré, Oeuvres, Paris, Buon, 1595, p. 416.



Fig. 6: Vaenius (Van Veen), *Amorum Emblemata*, Antverpiae, 1608.



Qui sanat omnes infirmitates tuas. Psal. 102.

*Celle qui m'ayme et me possède
Treuue a ses maux tout le remede*

Nich. van Coehom. excud. 40

Fig. 7: *Amoris divini et humani antipathia,*
Paris, Le Noir, 1628, p. 166.



Fig. 8: *La vita et metamorfoseo d'Ouidio, figurato & abbreviato in forma d'epigrammi da M. Gabriello Symeoni, Lione, Tornes, 1559, p. 53.*



Fig. 8bis: *Un satyre dévoilant la nudité d'une nymphe*, Francesco Colonna, *Le Songe de Poliphile*, Venise, Aldus Manutius, 1499.



Fig. 9: Caravaggio, *David*, 1609-10, Rome, Galleria Borghese.



Fig. 10: Michel-Ange, *Le rapt de Ganymède*, vers 1533, Fogg Art Museum, Cambridge.